

Un régime d'impersonnalité
À la découverte du style des carnets d'un maçon breton
An impersonality regime
Discovering the style of a Breton mason's notebooks

Jean-Yves Trépos

Volume 48, Number 2, Fall 2016

Sociologie narrative : le pouvoir du récit
Narrative sociology: the power of storytelling

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037722ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037722ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trépos, J.-Y. (2016). Un régime d'impersonnalité : à la découverte du style des carnets d'un maçon breton. *Sociologie et sociétés*, 48(2), 211–235.
<https://doi.org/10.7202/1037722ar>

Article abstract

Working notebooks, held by a French mason between 1928 and 1952 have haunted the sociological imagination of his son, during more than forty years, forcing him to frequently revise the frame of their analysis. The paper is an account of the three main steps whereby this perseverance was performed : the first one took the notebooks as materials to build an anthropology of piece-workers masons, the second gave great value to the capacity of the field data sampling to embed both the work and his environment, the third deemed the erasure of the writer as a characteristics of his stylistic ontology. The tenacious sociologist with his admiring gaze moved thus from the enunciators to the statements, and from the statements to the enunciation. But, if he succeeded to ensure justice to his inherited notebooks, he remains far from finding satisfactory answers to the questions their existence as a collection still generates.



Un régime d'impersonnalité

À la découverte du style des carnets d'un maçon breton

JEAN-YVES TRÉPOS

Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales (2L2S)
Université de Lorraine
Courriel : jean-yves.trepos@univ-lorraine.fr

JE PROPOSE ICI L'ANALYSE D'UNE PARTIE D'UN STOCK D'ÉCRITS donné par mon père (ses carnets de travail de maçon, allant de 1928 à 2001). Alors qu'ils ont été à l'arrière-plan de mes soirées d'enfant (remplis par mon père, après la journée de travail, sur un coin de la table de la cuisine), je les avais oubliés et c'est lui-même qui m'en a rappelé l'existence à l'occasion d'une tentative d'entretien sociologique en 1975¹.

Pendant une assez longue période (de 1975 à 1994 à peu près), ils ont alors nourri chez moi l'ambition de rendre visible une modalité du métier de maçon (le tâcheron), telle qu'on pouvait la pratiquer en monde paysan, dans la Bretagne de la première moitié du xx^e siècle. Une ambition nourrie par une forme sophistiquée de piété filiale (rendre un hommage lettré à un homme admiré pour son sens pratique hors du commun) et soutenue par un bon prétexte sociologique et politique (l'ouvrier « des champs » n'est pas tout à fait l'ouvrier « des villes » et l'ouvrier maçon n'est pas tout à fait comme les autres). Mis au service de cette entreprise d'habilitation, les carnets n'étaient qu'une source d'information de type archivistique pour une anthropologie du travail, qu'on pouvait surtout étayer par des entretiens et de la bibliographie.

1. Je remercie l'ensemble de la rédaction et les coordinateurs de ce numéro pour leurs remarques et critiques.

Vingt ans après leur redécouverte, à l'occasion du tournage d'un film documentaire, j'ai commencé à prêter attention à ce qu'étaient ces carnets, à leur manière si constante d'écrire des pratiques de travail. J'ai alors considéré cette écriture comme une opération de mise en forme du quotidien, capable de s'imposer aux circonstances, même les plus imprévues². Bien qu'inachevée elle aussi, peut-être parce qu'elle ne s'intéressait qu'à la mise en œuvre d'une formule efficace, cette anthropologie de l'écriture est restée en arrière-plan de mes préoccupations de nouveau pendant vingt ans.

Il aura fallu la stimulation et le questionnement exigeant de l'Atelier de sociologie narrative pour que je trouve — peinant moi aussi à tirer les leçons des tâtonnements d'autres sociologues (Laé et Kempeneers, 2008; Auvert, 2008) — une issue appropriée à cet entêtement de plus de quarante ans. Ce nouveau changement de perspective m'a permis d'établir un lien entre deux composantes hétérogènes de cette formule : les relevés constants qui normalisent l'acte de travail et les mentions disparates d'accidents de parcours qui donnent à voir sa part d'aléatoire. Ce lien, c'est un style, c'est-à-dire une singularité — sans doute pas une originalité — qui peut être rapportée à un régime d'énonciation, que j'appelle le régime d'impersonnalité.

J'aimerais tirer du récit de mes hésitations quelques enseignements sur des débats en cours, qui seront évoqués au fur et à mesure. Ils pourraient être théoriques (l'écriture de l'imprévu témoigne-t-elle d'un arrachement aux routines, d'une appropriation?); méta-théoriques (qu'est-ce qu'une « écriture ordinaire » peut dire à une écriture savante qui la prend pour objet?); méthodologiques (comment ne pas écraser des données sous le dispositif qui pourtant les révèle?). Néanmoins, mon propos central est d'utiliser les étapes d'un cheminement de pensée de chercheur pour faire la sociologie narrative de ma découverte d'une ontologie (une manière de faire tenir ensemble les êtres et leurs choses par l'écriture), mise en œuvre bien sûr à l'état pratique par un écrivain ouvrier, mais aussi solide et constante que celles qui hantent les systèmes philosophiques. Une « sociologie narrative » pour échapper au syndrome de la chouette de Minerve : la version la plus récente de la problématique, toute synthétique qu'elle paraisse, ne doit pas effacer celles qui l'ont précédée, peut-être même n'a-t-elle pas de sens sans elles.

Je propose alors trois « configurations narratives », c'est-à-dire trois mises en forme du récit du sociologue qui sont le résultat des arbitrages qu'il a effectués au nom de son savoir de chercheur à partir des contraintes qu'exerce sur lui sa cécité conjoncturelle (voire structurelle). Ainsi, la Configuration narrative I m'a permis de cerner les êtres que ce texte met en rapport, la Configuration narrative II m'a conduit à trouver une formule épurée de ce qui les associe de manière si constante et la Configuration narrative III m'a fait voir que ce qui soutient cette formule, c'est un mode d'investissement

2. Je disposais de 77 carnets. J'ai construit un corpus pertinent pour mon propos de 49 unités, selon une règle qui sera explicitée plus loin : 24 carnets pour la période 1928-1952 (les années de tâcheron) et 25 pour la période 1976-2001 (les années de retraité). Leurs caractéristiques formelles sont données dans les parties 2 et 3.

de la singularité: l'impersonnalité³. Les tenir pour solidaires, c'est bien sûr tirer des leçons de l'analyse du discours (respectivement: les énonciateurs, les énoncés et l'énonciation), mais c'est, d'un strict point de vue sociologique, chercher à échapper à une certaine magie de la mise en scène des résultats.

1. LES CARNETS ET LEURS ÊTRES

La « Configuration narrative I » superpose des discours pour présenter des relations entre les êtres qu'ils nomment. Elle est chronologiquement initiale (c'était mon premier centre d'intérêt) et sociologiquement fondamentale (nous avons besoin de ce qui s'y trouve pour comprendre tout ce qui suivra): le maçon a écrit dans des carnets, le sociologue les lit et se documente à propos de ce qu'ils disent, érige ces documents en monuments (Foucault, 1969: 14-15), puis le maçon explicite ce qui reste à l'arrière-plan et tous deux (et les autres énonciateurs qu'ils mobilisent par intertextualité) construisent un système orienté vers une anthropologie historique du travail.

1.1 Qui parle?

Le processus énonciatif de cet article repose sur l'entrecroisement de mon récit et de celui des carnets, ce qui peut constituer une difficulté pour identifier celui qui parle en définitive.

1.1.1 Mon père, ce maçon...

Fils d'un maçon paysan, originaire de Bretagne, mon père (Michel Trépos: 25 août 1910-16 mars 2004) était lui-même maçon. Sa scolarité (à l'école privée comme la majorité de ses pairs) fut brève pour des raisons qu'il estime liées à son statut social:

Quand je suis allé à l'école, quoi, je suis allé à 9 ans et je suis resté jusqu'à 14 ans [...]. Alors, comme mon père faisait partie d'une équipe de maçons et que les maçons généralement n'étaient pas considérés beaucoup [...] par rapport aux curés et que j'entendais dire à ce moment-là à l'école que pour être un maçon y avait pas besoin d'avoir le certificat d'études [...]. Arrivé au point d'aller au certificat, on m'a retiré de parmi les autres parce que j'étais le fils d'un maçon [...] et c'est à ce moment-là que mon père a dû penser que la seule chose qu'y avait à faire... c'était de m'apprendre le métier de maçon. (entretien⁴)

Après avoir aidé aux travaux de la ferme parentale (cinq hectares de polyculture) et s'être essayé aux bases de la maçonnerie, il rejoint en 1926 l'équipe de tâcherons dirigée par son père. Tout en participant aux travaux de ce groupe qui bâtit et répare dans un rayon d'une dizaine de kilomètres autour de sa commune, il est chargé de la tenue des comptes, parce que, dira-t-il, il était le seul à savoir lire et écrire. Après une période de chômage, il trouve un chantier hors de sa zone habituelle à Telgruc (Finistère) et

3. Cette progression narrative est à peu près l'inverse de celle adoptée par Aïssatou Mbodj-Pouye (2008).

4. Sauf mention contraire, il s'agira toujours de l'entretien réalisé en 1975, sur lequel je m'explique un peu plus loin.

constitue son propre groupe. Il ne donne pas la raison de cet éloignement : « *Il est arrivé que les travaux aient diminué un peu, là* » (entretien). Était-ce la fin de l'euphorie de construction des années trente, dans une zone qui s'émancipait lentement du fermage (mon père m'a parlé d'un « *coup de folie* » collectif, d'une forme d'imitation, liée à des considérations statutaires) ou plus simplement les effets de la crise économique ? Cette migration n'allait pourtant pas de soi : même si une quarantaine de kilomètres seulement sépare les deux zones, c'étaient deux mondes que mes parents m'ont toujours présentés comme distincts et que j'ai ressentis comme tels.

Il s'établit progressivement à Telgruc, s'y marie en 1948 avec une couturière de la commune, avant de rejoindre définitivement en septembre 1952 l'entreprise Gourvennez⁵ pour laquelle il effectuait depuis longtemps des travaux de sous-traitance. Retraité à la fin de 1975, il a encore construit la maison de sa fille avant de se replier sur les travaux de jardinage. Jusqu'au début des années 2000, il a continué à tenir à jour ses carnets-agendas.

1.1.2 *Moi, sociologue...*

Cet article a un scripteur : le fils-sociologue, qui utilise les carnets de son père-ouvrier, qu'il rend ainsi énonciateur secondaire d'une écriture du travail. Mais le sociologue utilise pour y parvenir les explications *a posteriori* de cet ouvrier-écrivain : une interview effectuée en 1975⁶, un film documentaire sur le père coréalisé par le fils en 1994 (Pardonnet et Trépos, 1994).

Le chercheur construit son matériau : il le sélectionne au sein d'une collection (49 carnets sur l'ensemble des 77) et thématise différents aspects qui ne se présentent jamais comme tels au fil des documents. Mais en demandant l'aide de l'ouvrier-écrivain, le chercheur se dispose à le croire sur parole et réduit ainsi sa position de surplomb. Désormais, quand dans ce texte, je dirai « je » pour expliquer ce que je fais, ce « je » contiendra aussi une part de deux autres narrations superposées (celle qui se laisse déchiffrer dans les carnets et celle qui est tissée par les discussions informelles de toute une vie et par l'entretien de 1975).

Cette superposition concerne aussi ma première construction d'objet. Les carnets retenus sont ceux de la période qui va de 1928 (premier carnet) à 1952 (dernier carnet avant son entrée comme salarié de l'entreprise Gourvennez). Je choisis de retenir les carnets concernant la période où mon père est tâcheron et laisse de côté ceux de la période où il est maçon salarié : au sein de la collection dont je dispose, j'institue une rupture qui renvoie à mes intérêts de l'époque (concernant les compétences), mais qui me semble encore pertinente aujourd'hui.

5. Tous les noms figurant dans les Carnets — à l'exception de celui de mon père — ont été changés.

6. À l'automne de 1975, cet entretien non directif était destiné à prendre rang dans la série qu'avait inaugurée Abdelmalek Sayad dans *Actes de la Recherches en Sciences Sociales*. Sceptique quant à son intérêt, Pierre Bourdieu m'avait invité à consacrer plutôt mon effort à ma thèse (jamais achevée) sur la sociohistoire du mouvement culturel breton.

Un double geste d'écriture et des souvenirs personnels justifiaient ce découpage. D'une part, à partir de 1952, mon père rédige ses carnets « *en double* » : il en rédige un pour le patron (déposé le samedi soir et repris le lundi matin) et le recopie rigoureusement sur un carnet identique qu'il conserve pour lui-même. J'ai en mémoire ces temps de transcription, sur la table de la cuisine, le soir après le repas et le scepticisme de ma mère, pas tout à fait convaincue de l'utilité de cette répétition. D'autre part, les mentions d'événements privés disparaissent : le carnet a un lecteur désigné (le patron), qui n'a pas à connaître le hors-travail. Lorsqu'un élément insolite figure dans ces carnets d'après 1952 (des relevés de sommes prêtées au patron et des mentions de mois sans salaire), il est noté avec une telle sobriété que seuls me restent pour le comprendre les souvenirs de successions de repas de nouilles et de bouillie d'avoine qui étaient, me disait ma mère, la conséquence de la trop grande générosité de mon père.

1.2 De quoi les Carnets parlent-ils ?

Ces Carnets (désormais avec une majuscule quand il s'agit de la collection retenue) parlent d'une pluriactivité qui progressivement se réduit, de constructions et de rémunérations, mais aussi de loisirs.

1.2.1 De la pluriactivité au métier

Le récit dessine en creux le statut ambigu de ces ruraux, immergés dans un univers de valeurs agricoles et qui sont pourtant, comme ils disent, des « *ouvriers* », sans pour autant être les ouvriers agricoles, en lesquels ils se transforment à l'occasion. Il s'agit, comme souvent, d'une biactivité à caractère dissymétrique : ils sont plus maçons que paysans. L'activité agricole représente en volume — selon mes calculs, pour l'équipe concernée ici — à peu près, 1/10^e du travail effectué : les foins et surtout la moisson ; accessoirement des coups de main ponctuels (pour nourrir les bêtes, par exemple). Le Carnet n° 4 fait ainsi coexister la pluriactivité (agriculture, maçonnerie) et la mobilité organisationnelle du tâcheron (« *j'ai rejoint l'équipe Poulan* ») :

« Du 17 juillet au 28 Août La moisson La moisson

[TRAIT]

Guillaume Arzur Kergoat Guiler une étable commencé le 28 Août et fini le 9 ou 10 Septembre

[TRAIT]

Du 28 Août au 26 Octobre petit bricollage [bricolage] et réparations. Le 26 Octobre j'ai rejoint l'équipe Poulan au bourg de Comfort chez Joseph Perros boulanger. »

Dans les temps morts saisonniers ou conjoncturels (ici : des périodes de chômage en 1932, en 1933 et surtout en 1935) de l'activité du bâtiment⁷, on est donc paysan : chez les parents gratuitement et ailleurs en cherchant à « [...] voir où on aurait trouvé des

7. C'est l'exact symétrique des paysans mineurs du briançonnais (Tornatore, 1994) ou de la pluriactivité paysanne, qui utilise le temps mort de l'agriculture pour d'autres métiers (Rinaudo, *op. cit.* : 287).

chantiers» (entretien) : de 1928 à 1934 l'activité d'un maçon de l'équipe varie de 144 à 206 journées annuelles.

Ces maçons échappent en partie aux hiérarchies du monde rural breton. Cela se traduit notamment par des tensions à propos de la messe : nous sommes dans une zone sensible, où l'on est « Rouge » ou « Blanc » (Burguière, 1975).

Alors le dimanche, il fallait aller à la messe... [...] Alors les ouvriers comme nous on allait à la messe en vélo... Mais les cultivateurs, tous ceux de la campagne, ils allaient tous à pied [...]. Quand le vélo arrivait, la route était encombrée, parce qu'ils étaient tous côte-à-côte en train de parler [...]. Alors, il fallait sonner, quoi, demander la place. Alors on disait : « Ah, tiens, voilà encore l'équipe des maçons qui vient nous... les maçons, des emmerdeurs de route, quoi. » Et à l'église après, c'était pareil, les maçons, y fallait qu'y restent à côté de la porte [...]. Alors, au bout d'un certain nombre d'années, à force d'entendre toutes ces machines là, ben... beaucoup des maçons avaient laissé la messe tomber, par rapport à ne pas gêner les autres sur la route, quoi! (entretien)

Comme on le voit dans l'ironie du propos final, les maçons savaient se servir de ces ambivalences statutaires à des fins pratiques.

Au milieu des années trente et au contact des entreprises de maçonnerie, la pluriactivité se réduit et il devient possible de revendiquer une identité de maçon avec une précision toute professionnelle : sur la couverture intérieure du Carnet n° 9 (1939), on trouve, outre le nom du propriétaire (« *Trépos Michel* »), l'indication « *Profession : cimentier et maçon* » et la mention « *coffreur* » est biffée. Mais le maçon reste malgré tout dans un rapport complexe avec les « sous-métiers » et « quasi-métiers » du BTP, même si ce sont des tensions faibles (Zarca, 1988 : 262-263). Être cimentier, carreleur ou coffreur, sont les prérogatives⁸ des gens formés par les grandes entreprises des villes (parfois ils sont aussi étrangers : cimentier italien, carreleur espagnol⁹, etc.). Pourtant, du côté des maçons traditionnels (mon père le dit en entretien à plusieurs reprises), on soupçonne ces cimentiers et carreleurs d'avoir des compétences étriquées, peu capables de s'adapter aux variations inévitables des conditions d'exercice dans le bâtiment.

1.2.2 *Constructions et rémunérations*

Le travail consiste essentiellement en constructions neuves et plus spécifiquement, des maisons d'habitation, le plus souvent dans des fermes. On est entré, à la fin du XIX^e siècle, dans une période de construction de maisons doubles à étage(s), neuves ou résultant d'adjonctions (Simon, 1988 : 289-291), sans doute selon une rivalité entre les paysans et les autres ruraux : dans une région de fermage, marquée par une accession lente à la propriété, avoir une maison « à la hauteur » de son statut pouvait être une ambition répandue (Hélias, 1975). L'équipement et la réparation de l'exploitation

8. Au début des années trente, ces tâcherons ne savaient pas travailler le ciment. Mon père déclare l'avoir appris vers la fin des années trente, auprès d'un Italien (entretien, 1993).

9. Note du 4 janvier 1939 : « voir les espagnols au Roi d'Ys ». Ensuite il mentionne un « *Antonio Romero* » sur plusieurs chantiers.

agricole (granges, appentis, porcheries, etc.) sont des activités moins recherchées, associées dans les Carnets à des périodes de difficultés.

On y trouve peu de remarques sur le procès de travail lui-même : plusieurs dessins plus ou moins précis, en coupe, avec les cotes (par exemple un four). Le plus souvent, il s'agit de quadrilatères sommaires¹⁰. Ils donnent aussi des quantités de matériaux, mais sans s'y pencher.

Il n'est pas possible non plus de suivre avec exactitude l'évolution de ces revenus entre 1928 et 1934, car les prix de journée et les prix de toise ne sont pas toujours indiqués : les Carnets ne sont là au début que pour attester d'une manière comptable des jours de travail et les rapports financiers échappent encore à l'écriture (à partir de 1935, les comptes sont donnés avec précision : le financier et le comptable sont la même personne). Une indication de 1929 (Carnet 2) permet d'avoir une estimation moyenne autorisée par une indication orale de mon père (« *tout le monde au même tarif* ») : 29 F par jour par maçon¹¹.

1.2.3 Loisirs et camaraderie

À partir de 1935, les Carnets font état des activités du dimanche. La notation est retenue, presque administrative (mais sans souci de ponctuation) :

16 Février (dimanche) 1947 — [...] *Résumé¹² du dimanche // le matin à la basse messe Déjeuner chez Mérouz Visité Jules Roparz Visite chez Yves G /illisible/ Visite Ségalen et Gourvennez Au Penquer chez Pierre à employer un restant de ciment de la veille repas de midi en plus Visite à la petite fille de Joseph Quéré. Nettoyage dans la remise ramassé mon charbon Voyage à Kervigen en moto Reçu 30 000 F Repas du soir chez Mérouz Un coup d'œil à la porte du bal boire un verre Jean Claude Vigouroux et ensuite dans ma chambre Nettoyage de chambre.* (Carnet n° 16)

L'expression « *beaucoup d'amusement* » est le plus souvent utilisée pour dire le plaisir de ces moments de détente :

4 Avril (dimanche) 1937 — *Le matin au service religieux à Pouldergat // Le soir voir la Kermesse à Mahalon // Beaucoup d'amusement // Rentré très tard.* (Carnet n° 7)

Mais ces célibataires partis loin de leurs bases d'interconnaissance éprouvent aussi l'ennui :

5 Septembre (dimanche) 1937 — [...] *repas du soir à l'Hôtel Mérouz après la soupe un petit tour au roi d'Ys [hôtel] tout seul. Mais remonté avec un grand caffard.* (id.)

10. Les architectes sont peu présents encore au début des années trente, selon mon père.

11. D'après une fiche de paie pour un chantier occasionnel à Douarnenez, trouvée dans un Carnet, on peut considérer que l'équipe de tâcherons perçoit une rémunération journalière inférieure à celle des ouvriers du bâtiment de la région. Cette différence s'atténue ensuite.

12. Seule occurrence du terme « résumé » dans les Carnets.

1.3 À qui parlent ces Carnets ?

C'est une écriture « ordinaire » (Fabre, 1993) qui été entreprise pour être un élément de preuve à l'intérieur du groupe :

[...] marquer les heures de travail, les chantiers... combien avait chaque ouvrier [...] C'était à mon père de juger quoi. Alors on demandait aux autres: tiens, sur une maison vous avez tant et tant de jours. Alors ben, comme moi je les avais tous marqués, ben, ils pouvaient pas tricher. (entretien)

Les collègues de travail sont donc au départ les seuls destinataires des relevés, même s'il s'avère assez rapidement que l'efficacité et la précision du scribe découragent toute protestation¹³ ou vérification. L'équipe que dirige son père comporte en permanence entre huit et dix maçons: neuf maçons sur dix habitent dans trois hameaux de la même commune et l'un des plus gros (Kerresker) semble avoir été le foyer d'une longue tradition de maçons plutôt « Rouges » (Burguière, 1975)¹⁴.

Cette équipe bénéficiait d'une bonne réputation. Tel est en tout cas le souvenir qu'en gardait mon père :

C'était la meilleure équipe qu'il y avait dans la région, quoi... vis à vis du bon travail et vis à vis d'être bien avec n'importe qui, qu'il soit du parti rouge ou du parti des curés. [...] C'était un travail soigné, ils ne cherchaient pas à tromper, à tromper les clients quoi... et puis ils étaient moins tournés à boire que les autres équipes aussi [...]. Et [...] tous les travaux des curés, étaient généralement pour notre équipe. Malgré qu'ils savaient tous que la plupart des maçons n'étaient pas de leur côté [...]. (entretien)

Plusieurs maçons de Kerresker (et deux de ses frères) suivront mon père dans sa migration. À partir de 1935, lorsque Michel Trépos est le responsable de l'équipe, on peut imaginer que d'autres destinataires potentiels des données du Carnet apparaissent: les entrepreneurs pour lesquels il sous-traite, les assurances sociales. On est ici dans une situation symétrique de celle qu'étudient J. Denis et D. Pontille ou B. Fraenkel (Denis et Pontille, 2014; Fraenkel, 2008): le Carnet ne concrétise pas la norme, il l'imagine en référence à une instance symbolique (*i. e.* véhiculée par le langage) et qui restera telle, puisqu'au moment de sa retraite, il n'a pas utilisé les Carnets pour valider ses années de tâcheron.

1.4 Des acteurs et des agents aux actants

Dans cette configuration narrative, j'ai tenté de construire ce que les linguistes appellent un système actantiel (un modèle des rapports entre êtres, conditions, actions et représentations tels qu'ils apparaissent au fil du texte), mais j'ai parlé des personnes et de

13. Les Carnets mentionnent l'issue de quelques différends (« [...] expédié du chantier », Carnet n° 6), mais jamais leur origine.

14. À la fin de ma conférence (destinée à préparer le film *Paroles données*) à Mahalon en 1993, plusieurs vieux maçons du hameau de Kerresker sont venus me dire leur fierté et leur reconnaissance: « *Ce soir, c'est la revanche de Kerresker.* » Je n'avais pas soupçonné que tant d'années après le souvenir des rapports de domination resterait aussi fort !

leurs objets tels qu'on peut les connaître en termes d'identité sociale (d'après ce qu'en disent Carnets et entretiens) plutôt que tels qu'ils sont effectivement dits par le texte. J'ai donc parlé des agents (si je considère qu'ils sont agis par leur histoire) ou des acteurs (si je considère qu'ils s'y prennent en main), plus que des actants (si je me limite à ce que le texte m'en dit et si je considère d'autres êtres que les personnes). Cette entrée dans les Carnets par les agents/acteurs permet de se familiariser avec un monde et de comprendre ce qui compte dans ce monde : on cherche à savoir qui sont vraiment ces gens et la conversation avec mon père, la consultation d'autres travaux, nous donnent l'illusion de saturer ainsi un objectif scientifique.

Ce système m'inclut aussi, notamment en tant qu'il permet de situer mon investissement initial et les rapports avec mon père — qui s'y esquissent d'ailleurs plus qu'ils ne s'y déploient. Mon père voit mon initiative avec le préjugé favorable qu'on doit selon lui accorder à ceux qui, ayant fait des études, n'ont pas oublié d'où ils viennent. Quant à moi je me la représente comme une entreprise distancée de restitution d'un monde du travail méconnu mais, vraisemblablement, en réglant ma dette à son égard, je cherche aussi à valoriser une trajectoire improbable.

Si j'ai évité la condescendance ou la fascination — on en jugera —, ai-je pour autant ainsi vraiment rendu justice à ces Carnets ? Leur intérêt ne serait-il que dans ce qu'ils disent et me disent et pas dans leur manière de le dire ? C'est au nom de ce questionnement que je me suis tourné vers les énoncés et particulièrement vers l'opération de mise en forme elle-même. Elle procède à un alignement des actants : le dispositif les énonce non pas pour qui ils sont dans leur singularité, mais pour ce qu'ils sont au regard du compte-rendu du travail. Dès lors, il semble capable de normaliser toutes les situations.

2. NORMALISATION DU TRAVAIL ET FILTRAGE DES ALÉAS

N'aurais-je pas dû m'étonner plus tôt d'être en présence de ces énoncés presque interchangeables ? Des Carnets qui notent avec les mêmes conventions le travail, mais aussi son environnement (les hébergements, les repas et quelques loisirs, évoqués ci-dessus), nous invitent bien sûr à ne pas oublier que le travail dépend aussi de ces hébergements, repas — qu'il faut noter pour pouvoir ensuite payer —, avances et prêts entre ouvriers et même des « virées du dimanche » (il est souvent difficile de séparer, dans la description d'un dimanche, le travail du loisir).

Que ce dispositif soit écrit en français et non en breton ne m'a pas surpris. Sur les chantiers, le breton était la seule langue, celle des informations ou des conversations et il était pour mes parents la langue de tous les jours. Mais écrire en breton était une affaire savante, hors de portée du scripteur et de ses lecteurs potentiels (Broudic, 1995).

J'entre alors dans la Configuration narrative II : en m'intéressant aux énoncés, je cherche à comprendre un procédé d'enregistrement du procès de travail qui, en se coulant dans la forme anodine du semainier, participe à sa normalisation, comme à une certaine normalisation de la vie ordinaire et de ses aléas (la rapporter la rend normale), voire de la vie extra-ordinaire.

2.1 La force de la forme

De 1928 à 1934, mon père utilise des carnets de récupération de dimensions différentes (11 x 17,5 cm ou 9,5 x 14,5 cm). Le Carnet n° 1 (1928-1929) est en fait un cahier de classe datant de 1923-1924, où les dictées de religion sont partiellement recouvertes de calculs (additions, divisions), d'indications de travail, de brouillons de lettres. Par exemple :

[écrit au crayon] *C'est par le Cœur Jésus que fure*

[écrit à la plume] *Le 27 Mai Nous commentions la une maison de deux étages appartenant M. Gouezec au village de Kersalé Plouhinec et Fini le 1^{er} juin [...].*

Tout ce qui est écrit au crayon l'a été sous la dictée du maître à l'école, ce qui est à l'encre rapporte dans les espaces disponibles l'activité des maçons, sans volonté particulière de conserver des traces d'une éducation morale et religieuse : le palimpseste est une réponse pratique à l'absence de cahiers appropriés.

« La belle ouvrage »



Le travail minutieux à l'honneur : le maçon (premier plan) et son ancien patron déplacent l'autel de l'église de Telgruc (photo : Jean-Yves Trépos, vers 1970).

Les tableaux très simples¹⁵ font figurer les initiales des membres de l'équipe, avec des symboles permettant de compter les journées d'absence (croix) et la nature du chantier :

Tableau 1 : Les jours de travail de l'équipe sur un chantier (Avril 1929)¹⁶

P.T.	IXXXXX	IXIXII	IIIII	10
M.T.T.	XXIIXII	IXIXII	IIIII	12 ½
M.T.K.	IIXXII	IXIXII	IIIII	13
[...]	[...]	[...]	[...]	[...]
B.G.	IIIIII	IIIXII	IIIII	16
B.H.	IIIIIXII	XXXXII	IIIII	12 ½
				141

À partir de 1935, les Carnets sont des agendas qui enregistrent pour chaque jour : les jours et heures de travail, les lieux et la nature du travail, la composition de l'équipe, les quantités de matériaux, les prix de certains d'entre eux, les rémunérations et leur répartition, les coûts des repas et du coucher. Les indications sur l'occupation du temps hors travail sont réservées aux dimanches et à certaines soirées.

Parler d'« investissement de forme » (Thévenot, 1986) ne m'a pas semblé abusif : le maçon cherche à résoudre d'une manière aisément reproductible et opposable des problèmes d'organisation du travail (en particulier, la coexistence de plusieurs chantiers, les avances et acomptes liés au phénomène de sous-traitance) même si cette opération au coût initial non négligeable connaît quelques imperfections formelles (notamment : une ponctuation aléatoire). Le manque de temps (il n'est pas rare que les journées de travail fassent 11 ½ heures) oblige l'écrivain à des surcharges (distinguées par des changements de couleur d'écriture, par des annotations obliques ou en format paysage) : par son écriture neutralisée, le dispositif est efficient¹⁷, mais il n'a pas d'ambition esthétique.

Bien qu'il ne soit pas décrit, le travail¹⁸ est omniprésent dans les Carnets : il s'infiltré par capillarité dans les moments censés être dévolus au repos et allonge démesurément la journée de labeur, sans susciter guère plus de rupture narrative qu'il ne

15. Selon l'analyse que fait Jack Goody des tablettes de comptes en Mésopotamie, le tableau à double entrée est l'une des formes élémentaires de maîtrise (d'institutionnalisation) de l'écriture (Goody, 1986). Les tableaux figurant dans les Carnets d'un agriculteur malien (Mbodj-Pouye, 2008) sont du même type.

16. Les intertitres ou les passages entre crochets sont de mon fait.

17. C'est pourquoi les textes d'après 1935 sont très semblables : le dispositif a la force d'une formule (un algorithme) qui distribue de manière rigoureusement reproductible les êtres selon leur place et leur fonction.

18. Au regard des trois catégorisations proposées par Nathalie Joly, il est présent sur un mode « économique » et non « technique » ou « historique » (Joly, 2004 : 517).

suppose de rupture temporelle. On peut ainsi passer une nuit blanche et travailler dix heures à la suite :

30 Avril (dimanche) 1939 — *Resté au bourg toute la journée Le soir // Voyage de Telgruc à Edern // au pardon avec Jean Douguedroit // beaucoup d'amusement mais rentré de bonheur [bonne heure] le lendemain // nuit blanche.*

1^{er} Mai (lundi) 1939 — *Au bourg d'Argol // Chez Mr Nicolas Mével // à finir la rembarde d'escalier // Trépos Michel 10 heures // Antonnio 10 heures // Pierre Noury 5 heures. (Carnet n° 9)*

On pourra penser que ces tâcherons n'ont pas vraiment d'autre choix¹⁹, mais cela n'interdit pas « l'amour de la belle ouvrage », même formulé plus ou moins ironiquement. En voici deux mentions assez belles :

« 1 Avril (dimanche) 1937 — *A poser des briques pour le commencement de l'étable toujours chez Mr Jégou Kervigen // Trépos Michel 1 jour // Une journée de plaisir pour un dimanche tranquille tout seul au boulot.*

30 Mai (dimanche) 1937 — *Départ de chez Denis Menez-Luz le matin pour prendre les mesures de la maison de Mr Noël Lastennet Ty-Pages à Landévennec. Trépos Michel Denis Jacques Draoulec Quillien Joseph tous en cœur comme 4 couillons. Rentrés à Telgruc pour midi. (Carnet n° 7)*

Leur travail est donc un monde plus qu'une activité délimitée, que les Carnets contribuent à normer par la récurrence des relevés et par la constance de ses composantes.

2.2 Le cadrage de l'événementiel

Ces exemples montrent que le temps à côté du travail n'est noté qu'à la condition d'être contenu (par le style télégraphique, par l'euphémisation des plaisirs et des peines)²⁰, tout comme le travail n'est présent qu'à condition d'être quantifié. Peut-on néanmoins envisager que des circonstances imprévues — des « *bifurcations* » (Lahire, 2008) — puissent perturber cette machine à normaliser le quotidien de travail ou de loisir ? Dans quelle mesure les Carnets parviennent-ils à cadrer (*framing*) ce qui tend à déborder (*overflowing*) — pour reprendre les formules de Michel Callon relisant Goffman (Callon, 1999) ?

2.2.1 La mise à distance de l'aléa

Certains événements ne sont finalement pas très difficiles à cadrer (les aléas de chantier, les conjonctures difficiles, même la situation exceptionnelle de l'Occupation). Mais les bonheurs et les malheurs ? *A priori*, ils n'ont rien à faire ici et ils sont difficiles à dire. Et pourtant, ils sont mentionnés.

19. Cette situation est donc très différente de celle des électriciens, présentée par Philippe Erikson (Erikson, 2002).

20. Sur les émotions au travail, voir Fortino *et al.*, 2015.

Suivons par exemple (Carnet n° 17) une séquence heureuse qui ne peut se voir qu'en creux dans les Carnets : les fiançailles, le mariage et la naissance du premier enfant²¹. Ses fiançailles surgissent de manière inattendue et plutôt énigmatique :

3 Janvier (samedi) 1948 — *De bonheur* [bonne heure] *avec le taxi à Jean Douguedroit* [un ami] *à Quimper de là Ty Guen Mahalon aux repas de fiançailles.*

4 Janvier (dimanche) 1948 — *Trépos Michel toute la journée à Ty Guen un peu fatigué de la veille.*

Après une évocation cursive de l'envoi des invitations (le 11 janvier), le Carnet ne dit plus rien sur les 15, 16, 17, 18, 19 janvier. Puis, isolée en haut de la page du mardi 20 janvier, la mention : « *Trépos Michel à sa noce Ty Guen Mahalon avec Yvonne Bathany de Telgruc*²². »

Désormais les pages des dimanches ne sont guère plus renseignées : le maçon a autre chose à faire que d'écrire. Ils l'étaient déjà nettement moins depuis fin 1946 (époque, non mentionnée, où il a rencontré sa future épouse). Il ne signale pas ma naissance, mais note qu'il n'a pas travaillé ce jour-là (« 19 Novembre 1948 — *Chez Penhors // Trépos Michel 0 h // Trépos Jean 5 h // Boussard Michel 5 h // Alexandre 6 h [...]* ») et qu'un peu plus tard, il a dû arroser l'événement d'un apéritif et d'un repas : « 25 Novembre (jeudi) 1948 — *Chez Jean Gourmelen // Trépos Michel 11 h ½ // Trépos Jean 11 h ½ // Boussard Michel 11 h ½ // Alexandre 11 h ½ // en plus de ma poche // appéritif 200 F et un repas de midi.* »

J'ai d'abord pensé, en vertu de mon hypothèse sur la force de l'algorithme des Carnets (comme de ce qui se dit dans la littérature spécialisée sur l'écriture des sentiments), que cette euphémisation n'avait à voir qu'avec l'écriture. Pourtant, je dois ici sortir momentanément de ma Configuration narrative II et retourner dans la précédente : j'ai interrogé ma mère (94 ans) à propos de ces épisodes. Pour elle, pas de doute, « *il fallait cacher* » (entretien téléphonique, décembre 2015). Elle veut dire : l'idylle est plus ou moins officielle, mais il ne faut pas l'afficher. Mon père que j'ai toujours connu prudent — presque soupçonneux — sur ce point, aura donc pu mentionner le nom de ma mère à partir des fiançailles et pratiquement ne rien dire de son amie d'avant (une allusion dans le Carnet n° 8). Les deux histoires sont tout de même rapportées et mes questions se bousculent : par la force routinière de la forme ou parce qu'il faut une trace ? Mais dans ce cas, pour qui ? Serait-ce pour lui-même, scripteur (mais pourtant non relecteur) de sa propre vie en pointillé ?

21. Les malheurs sont traités de manière équivalente : les pages des 16, 17, 18 et 19 Juillet 1944 du Carnet n°13 sont blanches. Puis, l'émotion contenue : « 20 Juillet (jeudi) 1944 — *Le soir vers 5 heures grande inquiétude et vers 8 heures le Décès de ma sœur Marguerite. Grand deuil à la maison* ». Et de nouveau des pages blanches du 21 au 26 Juillet 1944. On voit bien qu'Aïssatou Mbodg-Pouye a eu raison d'insister sur l'importance des pages blanches pour le chercheur (Mbodg-Pouye, 2008 : 102).

22. Il a 37 ans ½ et la mariée 26 ans. Cette différence d'âge était, selon ma mère, courante à l'époque.

2.2.2 L'événement camp se coule dans l'équipement

Michel Trépos est prisonnier en Allemagne du 19 mai 1940 au 20 ou 21 avril 1941. Il est libéré comme « soutien de famille » (aîné de sept enfants). Le Carnet n° 10²³ — un agenda que le maçon a réussi à conserver, où tout est écrit au crayon — relève les occupations des journées. Il détaille sobrement les différents trajets du prisonnier de guerre de Brunehamel à Mühlberg (« *camp de concentration* ») et l'annexe de Spröda (Delitsch), avec l'entrée dans la vie du prisonnier (« *tout le monde désinfecté et propre* »). Les corvées sont notées (et le nom du chef d'équipe) avec une régularité presque obsessionnelle : la mention « à trier des planches toute la journée » peut ainsi figurer, seule, sur chaque page d'une même semaine²⁴.

Le Carnet rapporte quelques sentiments : les espoirs de libération (« Notes de Juin 1940 — *Tout le mois dans le camp // Stalag IV B. Prisonnier un moi très long. Sans nouvelle ni d'un côté ni l'autre. On nous a dit que l'armistice a été signé le 22 du mois de Juin, depuis on attend la libération pour la direction de la France* »), les copains rencontrés ou abandonnés par force (« *abandonnant le dernier copain du régiment qui reste sur son lit malade [...]* »), avec nom et adresse), les dates qui font mal comme la fête nationale ou l'anniversaire (« 25 Août (dimanche) 1940 — *Mauvais temps pour un mois août. [...]* // *Journée assez longue pour mon anniversaire fêter un peu par 2 ou trois cigarettes // / au crayon violet / Ecrit une lettre à Madame Gourvennez à Telgruc* »). La morosité peut d'ailleurs se dire avec une certaine ironie :

15 Décembre (dimanche) — *Journée froid gelé de plus en plus jusqu'à une moyenne de 8 au dessous // Le matin rassemblement pour l'appel et après les douches. Ensuite la soupe patate en robe des champs. Après la soupe au lavoir // Journée très longue accompagnée de M^{me} le caffard.*

Un changement d'affectation²⁵ le 30.09, pour travailler dans une ferme, suscite la rédaction sur plusieurs pages d'un lexique français-allemand (67 mots du vocabulaire courant, constitué au gré des besoins sans doute en demandant aux gardiens), la plupart écrits en *Sütterlinschrift* (« écriture gothique »). Cet épisode montre ce que peut être le récit lorsqu'il est cadré par les dates de l'agenda : la continuité événementielle n'est pas la préoccupation du scripteur, qui rapporte un temps de déménagement entre deux autres relatifs aux tâches au camp.

2.3 Des énoncés à l'énonciation

Comment peut-on, dans ce Carnet n° 10, traiter un phénomène aussi inhabituel avec les catégories mises au point pour le travail ? La réponse en termes d'investissement de forme satisfait (je l'espère) ce « comment » : la Configuration II (qui s'attache aux

23. Le Carnet commence le 19 mai. Les pages précédentes ont été coupées (elles contenaient sans doute les notes ayant servi par la suite pour le récit de la débâcle).

24. On trouve des notations de contenu très semblable, mais sans ce dispositif, dans les carnets de Pierre Lebugle au STO (Madeline et Moriceau, 2004).

25. Le Stalag IV B, comme la plupart des autres *Stalag* est en fait constitué de plusieurs petits camps.

« Extrait Carnet n° 3, 1933 »

1933 Comptabilité des dépenses du travail après le décompte

	Maçon	Plâtrier	Charpentier	Menuisier	Plombier	Plâtrier
amarrant	66	11	XLIX	XI		X
un autre	MT	11	XX	11		X
arpenteur	XX		11	XX		X
commercia	B7	XI	11	11		X
le 24 Pavin	B7	XX	XX	XI		X
fin le 6	99	11	11	11		X
base	11		11	11		X
	IVP	XX	XX	XX		X
	BH	XI	XX	XX		X
	B.M	11	11	11		X
	II.C	11	11	11		X

« Extrait Carnet n° 6, 1936 »

AVRIL	AVRIL
29 MERCREDI. S. Robert. 120-246	30 JEUDI. S. Ludovic. 121-245
Maçonnerie de St Luitlan Pombast Pombast	Maçonnerie de St Pothent Pombast
Eugène Népél 1 jour	Eugène Népél 1 jour
Eugène Guillaume 4 jours	Eugène Guillaume 4 jours
Jacques Gull 1 jour	Jacques Gull 1 jour
Colin Alain 1 jour	Colin Alain 1 jour
Mathieu Pichon 1 jour	Mathieu Pichon 1 jour
Boyer Henri 1 jour	Boyer Henri 1 jour
Pour creuser les fondations citer à détartré les ardoises et faire coffrage 5 jours à 22	Après midi à mettre les Pombast en place et faire la ceinture en béton 3 jours

« Dures journées de mai 40 »

97

Journée dure du 13 Mai 1940

Mitraillement à 100 mètres de hauteur tous le long de la route arrivés à Rocroi, reçu la mission de mettre d'occuper les blocs hautes, pas de elfe pour les ouvriers, ont est restés 2 heures à attendre en plein découvert, quand tout à coup le colonel commandant et capitaine prirent leurs voitures, en nous disant sans s'en rendre compte les allemands arrivent, sans nous donner aucune direction, chacun et ce débrouillent de son mieux tous fatigués qu'on étaient, et vers 3 heures on fut dépassé par 4 site-car allemand qui venaient à toute allure sans même nous regarder. Et 500 mètres plus loin dans un passage à mi-chemin de la gare de Blanche-Joss ont fait tuer sans doute par un parachutiste qui se trouvait dans le bois. Au peu plus loin une camionnette s'arrête et nous portent à 3 ou 4 km plus loin et là on se rechargent sur dans un petit pays moitié en flamme, et puis on suit une colonne d'artillerie un petit moment après on fait savoir par une dizaine d'avions, et sur le coup, on se sauve tous les trois à travers champs, Martincan, Hardé et Non Michel. et à quelques kilomètres plus loin ont trouvent dans un croisement route, le commandement du 38^{ème} génie, qui attendait l'ordre de leur général pour battre en retraite, ils avaient des camions et camionnettes près à partir, et là de retour on fut mitraillé plusieurs fois par les avions surtout les camions qui étaient dehors. Nous trois on était très fatigués à Marchez, on est et on plus on croyait qu'on aurait réussi à monter en camion avec le génie, mais hélas! impossible de les faire partir, ils attendaient toujours l'ordre du général qui n'était jamais venu. Et ces là que je discutais très fort croyant leur faire partir mais temps perdu: c'était dommage que je savais pas conduire. Enfin un peu plus tard il arrive le commandant et le colonel du 38^{ème} génie en voiture de bus qui leur dit de ne pas s'en faire de trop, que les allemands encore à 25 km, et moi qui était venu à pied les avaient vus à 6 ou 7 kilomètres de là. Donc le colonel voulait bien qu'ils se fassent prisonnier sur place tandis qu'il se sauve en voiture de bus

énoncés) montre que les êtres du camp (les prisonniers, leurs planches et leur climat) sont des actants, dotés certes de propriétés discursives mais pas investis d'une quelconque *agency*. Et comme cette écriture des événements n'est pas une collecte délibérée, outillée par une tradition familiale (Joly, 2004; Mbodj-Pouye, 2008) ou par le sentiment d'avoir un destin à accepter (Estrade et Rivals, s.d.) ou à forger (Déguignet, 1999), elle les saisit en passant et ne les laisse que rarement — et pas durablement — s'échapper hors du filtre qui les calibre.

Ainsi donc, à ce stade, j'en suis à penser que le style des Carnets, c'est la forme (l'algorithme) : on peut imaginer qu'en traitant l'extraordinaire comme de l'ordinaire, le récit prend en charge l'ennui et l'incertitude du lendemain. Cette prise en charge affecte autant le maçon peu scolarisé que les membres des classes supérieures, poussés par l'internement à l'écriture, mais avec d'autres moyens (Pollak, 1990). La satisfaction de trouver une cohérence dans la construction des énoncés m'a éloigné des empresses anthropologiques de la Configuration précédente et presque libéré du poids de ma dette. Mais en raisonnant ainsi, je m'interdis de répondre aux « pourquoi » (on a vu à la fin du point précédent qu'ils n'ont pas disparu). Puisque l'étude des identités sociales (et plus largement du contexte) n'a pas réglé cette question — et probablement ne peut l'être ainsi —, il serait judicieux d'envisager les modalités de l'énonciation (c'est-à-dire du mode d'implication de l'auteur dans son texte) pour voir si elle ne fournit pas d'autres clés.

3. L'ÉVÉNEMENTIEL AU RYTHME DE L'IMPERSONNALITÉ

L'évolution de ma réflexion (qui ne se déroule bien sûr pas à propos de ce seul terrain d'enquête) me conduit à chercher la singularité de cette expression dans un style. C'est une certaine façon d'engager sa personne et d'autres êtres dans le texte qui soutient le dispositif des Carnets. Que nous apprennent d'autres formats utilisés par mon père (la narration explicite d'itinéraires de soldat et de prisonnier, qui échappe en partie au modèle de l'écriture algorithmique du travail; les notes figurant dans ses Carnets de retraité, qui, elles, reprennent en partie ce modèle)? On peut s'en servir sur un mode contrastif: non pour y repérer une autre écriture, qui échapperait à la précédente, mais pour aider à la comprendre.

Nous entrons dans la Configuration narrative III: j'élargis le corpus, brisant la construction d'objet initiale, parce que j'espère qu'il me fera voir un décalage (le *clīnāmen* de la physique épicurienne), une de ces « configurations où l'événement est décrit autrement » (Laé et Kempeneers, 2008: 13), et je restreins la perspective en examinant l'énonciation plutôt que les énonciateurs et les énoncés.

3.1 Une formule d'investissement de la singularité

En 1941, mon père n'a plus d'agenda. Il réussit à récupérer un Carnet (n° 10.bis – 1941) de 10,5 x 12,5 cm, d'une soixantaine de pages de papier très fin, non ligné. J'y trouve des brouillons de lettres, des comptes de jeu de cartes et un récit du retour, le tout écrit au crayon. La finesse des feuilles rend la lecture difficile (effet de surimpression recto

verso). Faire le récit de l'itinéraire du retour lui offre l'occasion d'une certaine émancipation par rapport à la forme comme par rapport aux usages narratifs hérités (et mis en œuvre dans les pages précédentes de ce Carnet), même s'il demeure imprégné du souci du factuel (voir Encadré 1). Dans le semainier, le temps est officiel et les jours valent chacun pour soi-même. Ici, comme dans les Carnets d'avant 1935, c'est le scribe qui définit « *les jours à marquer* » (comme il disait souvent) et le temps est un élément du déroulement d'une mésaventure (le récit de la débâcle).

Encadré 1 : Un récit de retour

p. 14²⁶ — *Samedi 5 Avril. // Réveil à 5 heures ¼ départ de Roitsz chjora en vélo à 5 heures ½ pour prendre le train à Düben 10 km à 7 heures moins ¼ arrivée à Eilenburg vers 8 heures passé au bureau. Parrir de Eilenburg vers midi ½ vers Falkenberg de Falkenberg au Stalag Mühlberg vers 6 heures du soir ayant reçu la feuille pour la direction du camp de chalons. [...]*

p. 15 — *Le 7 Avril toute la journée dans la cabane à jouer aux cartes, journée un peu longue on attend toujours des nouvelles. Le soir reçu une carte de mon beau frère de Douarnenez [...]* // *Le 10 Avril // passer au bureau pour toucher notre argent Français et la feuille de route pour le camp de Chalons. Après j'ai touché un colis avec un grand gateau et des paquets de biscuits chocolat venant de Ty Guen.*

p. 16 — [...] *Le 12 Avril 1941 à 8 heures du matin au rassemblement et tout de suite au magasin d'habillement ensuite départ du camp à 10 heures [...]* // *Le 13 arrivée à Otterbern, resté 5 heures en gare [...]* à la tombée de la nuit passé à la gare de Soest et à 3 heures matin [le] *14 départ de Soest direction Wuppertal arrivé à Köln à 7 heure du matin pris la direction de la France à 7 heures du soir.*

p. 17 — *Arrivée à Thionville vers 6 heures du matin 15 Avril 1941 de là à Metz. Casse-croûte à la gare de Metz de Metz à Nancy et de Nancy à Chalons vers 3 heures dans la nuit. // Toute la journée du 16 au Stalag à ne rien faire [...].*

p. 18 — [...] *Le 18 toujours sans changement au contraire reçu une note de Scapini annonçant que les soutiens de famille et pères de famille ne partiront pas avant le lundi 21 Avril [...].*

Le récit s'arrête à Châlons. Il est suivi d'un brouillon de lettre à un ami resté au camp envoyée une semaine plus tard :

p. 19 — [à l'encre violette] *Mahalon le 28 Avril 1941 // Mon Eugène // En quelques lignes pour te dire que la santé est très bonne désirant que ma lettre te trouve de même ainsi que tous les autres camarades. Par ici le temps est très beau le printemps ce fait sentir beaucoup plus qu'en Allemagne et la verdure est plus avancée. Mon vieux Eugène pour le moment je suis plus chanceux que toi, au moins mon costume est plus léger et mieux soigné et le pinard est un peu meilleur que votre limonade. Enfin bien le bonjour à Daoulas s'il est toujours avec toi ainsi qu'à Bruno Mejer et le vieux [des gardiens] // [au crayon] Ecrit à Lièremont Pierre 70 081.*

26. C'est moi qui page.

Ce récit, comme les autres, n'a aucune ambition d'exister comme un objet fini, voire comme une œuvre : il n'a pas de clôture et le brouillon de lettre montre que les annotations factuelles usuelles reprennent (« écrit à Lièvreumont »).

C'est peut-être une première expérimentation de son écrit sur la débâcle de mai 1940 : une formule véritablement distincte du mode narratif habituel. Sur trois feuilles volantes de cahier ligné, qui étaient insérées, pliées, dans le Carnet n° 11, figure la narration (rédigée après coup en 1941) des journées du 9 au 16 mai 1940 dont l'Encadré 2 donne de larges extraits.

Encadré 2 : Chronique de la débâcle

« Le 9 Mai 40 — Le 10

A coffrer le bloc-hauss à Fumay en Ardennes. Reprit le travail le matin comme d'habitude. A 8 heures du matin Alerte et abandon de chantier pour rejoindre la compagnie et aussitôt occuper les positions dans les trous, le soir je suis allé pour prendre les lettres et reconnaître le P.C. [...]. Tout à coup il vint 12 bombardiers Allemands qui nous mitraillèrent en passant, sans succès heureusement.

[...]

Le 13(5)40

Toujours en position avec le canon de 37^{m/m}, toute la journée dans le trou, pas moyen de sortir avec les avions qui lachèrent des bombes et le soir le génie a fait sauter les Ponts pour empêcher de traverser la Meuse. [...]

Le 14(5)40

Toujours les avions et les tirs d'artillerie toute la journée [...]. Le reste de la nuit calme et à 4 heures les autres ont reçu l'ordre de se replier vers Rocroi, il ne reste plus que nous quatre dans notre petit trou. Personne pour nous prévenir.

Le 15 Mai 40

Ensuite à 7 heures du matin prévenue par un jeune courageux de la section pour battre en retraite laissant presque tout après nous, on a réussi à rejoindre les autres avant d'arriver à Rocroi, les avions allemands nous mitraillèrent à 100 mètres de hauteur tous le long de la route. Arrivés à Rocroi, reçu la mission de mettre d'occuper les bloc-hausses, pas de clefs pour les ouvrir, on est restés 2 heures à attendre en plein découvert, quand tout à coup le colonel commandant et capitaine prirent leurs voitures en nous disans sauvez-vous les allemands arrivent sans nous indiquer aucune direction à chacun de se débrouiller de son mieux tous fatigués qu'on étaient et vers 3 heures ½ on fut dépassés par 4 site-car Allemands qui roulaient à toute allure sans même nous regarder [...]. Un peu plus loin une camionnette s'arrête et nous porte à 3 ou 4 km plus loin et là on se ravitaillent dans un petit pays moitié en flamme et [...] après on fut survolé par une dizaine d'avions et sur le coup on se sauve tous les trois, Marteneau, André et moi Michel. Et à quelques kilomètres plus loin on trouvent dans un croisement de routes, le cantonnement du 38^e génie qui attendait l'ordre de leur général pour battre en retraite, ils avaient des camions et des camionnettes prêts à partir [...]. Nous trois

on était très fatigués à marcher et en plus on croyait qu'on aurait réussi à monter en camion avec le génie, mais hélas! impossible de les faire partir ils attendaient toujours l'ordre du général qui n'était jamais venue. Et c'est là que je discutais très fort croyant leur faire partir mais temps perdu: c'était dommage que je savais pas conduire. Enfin un peu plus tard il arrive le commandant et le colonel du 38^e génie en voiture de luxe qui leur dit de ne pas s'en faire de trop que les Allemands sont encore à 25 km. Et moi qui était venue à pied les avaient vue à 6 ou 7 kilomètres de la. Donc le colonel voulait bien qu'ils se fassent prisonniers sur place tandis que lui il se sauve en voiture de luxe.

Enfin nous trois quand on a vu le caractère du colonel on s'était décidé à continuer la route à pied comme on pouvaient, ensuite on trouve en route le 218^e régiment d'artillerie et on réussit à monter dans un chariot grace à des bons camarades. [...]

Le 16 Mai

[...] Enfin le jour commence à paraître et aussitôt les avions de chasse nous survolent. A la fin on arrivent à Brunehamel vers 6 heures du matin. Des coups de feu des deux cotés de la route et les patrouilleurs fouillèrent un peu mais impossible d'avancer. Ensuite le 51^e R.A. décidait de mettre le 75 en batterie et tirait deux ou 3 obus en plein bourg mettant les maisons en flammes, un quart d'heure plus tard on vit les chars allemands venir sur nous et en 10 minutes ils tuèrent tous les chevaux et quelques soldats et nous voilà tous désarmés. Vers 7 heures ¼ du matin.

Quelle est la singularité de ce document? Tout d'abord, le récit — on l'a dit, reconstitué au retour du camp — est d'un seul tenant et les dates ne figurent que dans la marge, parfois sans correspondre à un retour à la ligne. Ensuite, sans doute par usage d'un souvenir scolaire un peu imprécis, on y trouve une utilisation ostensible du passé simple, comme signal d'un régime délibérément narratif. Autre singularité, la production explicite de jugements: sur l'incurie des chefs militaires, sur l'impréparation de la stratégie et de la tactique, sur le sentiment d'abandon. La mise en avant des formes de solidarité à la base entre soldats contraste fortement avec un jugement de classe sur les officiers (le colonel se sauvant « *dans sa voiture de luxe* ») digne de *La Grande Illusion*. Enfin, autre singularité au regard de toutes les écritures que nous l'avons vu pratiquer jusqu'ici, une explicitation de son propre rôle.

Tous ces éléments ne me semblent pas indiquer deux stratégies d'écriture, mais plutôt deux manières de s'adapter aux circonstances en utilisant ce que l'on sait faire. La restitution d'un itinéraire se prête à une forme narrative chronologique qui mobilise d'autres ressources que la restitution de journées de travail. Le style d'un journal de bord? Peut-être, par accident, car mon père n'a jamais évoqué ce genre lors de nos conversations et je n'ai pas vu d'autres textes de lui qui pourraient s'en rapprocher: « les histoires », c'est du domaine de l'oralité et jamais il n'aurait pu s'imaginer en Auteur. Ce récit n'aura pas de postérité sous cette forme explicitement narrative: comme on l'a vu, les Carnets d'après sa libération reprennent la formule initiale et un examen de la série 1975-2001 montre que cette formule se maintient, alors même que

l'algorithme d'écriture du travail n'est plus nécessaire (mais bien sûr on peut comprendre qu'elle continue par habitude).

3.2 Écrire le presque-rien

J'examine la série 1975-2001 pour comparer les modalités de transcription avec celles que je connais. Au cours des premières années de retraite, mon père construit la maison de ma sœur et effectue quelques travaux non déclarés pour des amis ou des connaissances: il a l'air d'exercer toujours son métier et l'écriture des Carnets reste inchangée. Progressivement, sans enthousiasme, il se transforme en jardinier (voir Pardonnet et Trépos, 1994) et fait le relevé scrupuleux de ses plantations et de ses récoltes. Puis, lorsqu'il ne conduit plus (1999) et donc ne peut plus se rendre à son jardin principal, il y a moins de factuel à rapporter, mais il écrit toujours. Soit l'un de ses derniers textes:

13 novembre 2000 (lundi) — *Du beau temps toute la journée avec un petit [vent] du sude au nor-ouest et du soleil et une petite [averse] qui a peine mouiller. Après je me suis raser la barbe après j'ai traité des fleurs qui son a cotés de la porte au droit de la ligne en béton qui va jusqua la porte d'antrer de la Baraque. après j'ai aider ma fame à mettre du linge à sécher après je me suis allongé sur le [lit] pendant ¼ h. après Yvonne [m'a dit] de les [couper] encore plus cour et juste après Jean-Michel et Nicole [son gendre et sa fille] sont venus nous voir. — dernier Carnet (agenda scolaire «Naf Naf» 2000-2001)*

«Après», le syntagme anaphorique que l'on retrouve page après page dans les derniers Carnets est devenu la ponctuation de son quotidien, une manière de mettre de l'ordre dans une succession qui a perdu son sens véritable (il ne l'a jamais dit, mais ça se voyait dans son regard): fin des chantiers, puis de la maçonnerie, puis du jardin; mais il continue de mettre en mouvement des personnes et des choses. On remarque toujours l'hésitation dans la désignation de l'intime: dans la même page, il y a «*ma fame*» (ma femme) et «*Yvonne*» (c'est la même personne) — on l'avait déjà remarqué pour l'auto-désignation, ne serait-ce que dans le récit de la débâcle (il y disait «je», mais aussi: «*Marteneau, André et moi Michel*»).

3.3 Vers un régime d'impersonnalité

À la lecture de mes premières esquisses d'exploitation des Carnets, Jean-Marc Leveratto m'avait signalé l'existence des *Journaux de guerre* de Jünger parce qu'il y voyait une volonté commune de restitution d'une chronologie d'informations très factuelles. Au-delà de la quasi-coïncidence des itinéraires — Jünger entre en France par Givonne le 26 mai 1940 (Jünger, 1990: 127-130) — et de la parenté des situations rapportées, confronter les deux récits, c'est bien sûr opposer des styles (intentions et options énonciatives) et des parcours sans aucune affinité, au point que le rapprochement entre l'ouvrier breton peu scolarisé et l'aristocrate allemand lettré et francophile peut paraître totalement artificiel. Si je la conserve, c'est parce que cette lecture de Jünger m'a donné l'impulsion initiale pour considérer deux modalités d'une entreprise de traitement systématique du sujet narrateur: son effacement au profit d'un énonciateur universel.

Cette écriture impersonnelle — qui peut être chez certains une esthétique d'impersonnalisation (Dutraït, 2011) et chez d'autres une sociologie (Pinto, 2006) — me semble être le point d'équilibre des différentes entreprises d'écriture de mon père.

Pourquoi parler d'un « régime » d'impersonnalité ? Il s'agit d'un régime d'énonciation par lequel le scripteur s'inscrit au sein d'un ensemble d'énonciateurs (jusqu'à rien d'insolite : mon père dit ce que fait Michel Trépos), mais pour s'effacer presque complètement derrière cette opération²⁷. On a vu quelques-unes des techniques utilisées pour produire cet effacement dans le récit des Carnets : parler de soi comme d'un autre, notamment en utilisant nom / prénom comme dans une liste d'appel ; dire « je » sans dire l'intime ; toujours donner l'impression de se tenir à la disposition d'un lecteur inconnu qui pourrait vérifier la véracité de ses notes, parce que celles-ci donnent, en réalité, non des faits, mais une grille constante de lecture des faits (un équivalent de cette « domestication des choses » qui caractérise le régime de familiarité ; Thévenot, 1994). Effort d'impersonnalisation qui donne son sens à l'élaboration d'une forme capable d'intégrer l'événement sans effets rhétoriques. Là est proprement son ontologie : sa manière de s'absenter pour dire comment font les êtres qui importent et non pas qui ils sont ou ce qu'ils sont, comme je l'ai cru au début.

4. UNE ÉMERGENCE ÉNIGMATIQUE

Un scripteur inattendu en termes de moyens de littératie (peu scolarisé, seulement lecteur du journal local) comme en termes de projet personnel (tendu vers le cumul de bonnes constructions plutôt que vers la poursuite d'une belle œuvre), une collection non planifiée (des carnets qu'on garde — sans jamais y revenir — et des brouillons de lettres qu'on recopie, mais on ne sait pas dire pourquoi), un subtil dosage de traduction horaire d'actes de travail et de relevés pudiques de tranches de vie, un style impersonnel, un écrivain qui se laisse conduire par la routine d'un dispositif bien ajusté et que sa situation de déraciné ou de prisonnier pousse parfois à élargir la focale : c'est l'entreprise improbable des Carnets que je cherche à comprendre depuis quarante ans.

Mon intérêt initial pour les compétences m'a d'abord tourné vers l'identification sociale et professionnelle des êtres que nomme le document. Puis lorsque mes préoccupations m'ont tourné vers les instruments de stabilisation des situations, j'ai regardé ces Carnets comme le lieu d'énoncé d'une formule de normalisation. C'est face aux limites de ces deux projections narratives que j'ai fini par considérer aussi l'énonciation pour apprécier les petites différences au sein de cet « écrire, c'est faire » (Fraenkel, 2007).

Toutefois, cette énonciation ne peut selon moi être interprétée selon le présupposé des travaux disponibles sur les écrits ordinaires : l'appropriation. Il est certes tentant pour le sociologue qui relève l'existence de traces de ces « bifurcations » événementielles de les interpréter comme des formes d'appropriation et de réflexivité — nul doute que

27. Voir, dans une acception assez proche, le régime d'énonciation Technique (Latour, 1998 : 75) : « L'énonciateur existe de façon repérable parce qu'il s'absente (...) »

beaucoup des textes étudiés par ces chercheurs en portent bien la marque —, cependant, le travail d'impersonnalisation que j'ai essayé de suivre ici n'obéit pas au modèle de la maîtrise: même lorsque le relevé de ces événements échappe aux routines, il suit des « repères » plutôt qu'il n'est l'amorce d'une « prise » (Bessy et Chateauraynaud, 2010). C'est pour moi l'un des enseignements théoriques de cette enquête qu'il faudrait poursuivre, ne serait-ce que parce qu'elle relance l'option un peu obscure de la « réflexivité réflexe » (Bourdieu, 2001).

C'est le régime d'énonciation (l'impersonnalité) qui me tenait sous son charme austère. Par cette ontologie qui mettait en mouvement des êtres grâce à l'effacement de son énonciateur, le récit des Carnets a pris en défaut le récit du sociologue: s'il a livré ses secrets du point de vue de son économie interne (énonciateurs ouvriers, énoncés formulaires, énonciation impersonnelle), son émergence est restée énigmatique. Non pas que cette série ait pu exister, mais qu'elle ait existé comme collection dans ces conditions avec ce scripteur-là. Je n'ai pas fait une trouvaille d'archéologie: elle était déjà disponible comme totalité (« *je les ai encore tous là haut* », m'avait-il dit) — peut-être est-ce dans la constitution de cette collection et non dans le contenu du texte qu'il faut entrevoir la réflexivité. Mais elle n'était pas non plus destinée au chercheur: à partir de 1993, il sait que je m'y intéresse fort, mais il ne change rien à son protocole d'écriture. Et je ne l'ai pas relancé. Je dois me satisfaire de cette limite, qui me remet à ma place et juggle mes (les?) ambitions métathéoriques quant aux enseignements des écrits ordinaires.

Sans doute pouvait-on rendre compte de ce matériau avec d'autres argumentaires (on pourrait même en voir ici trois esquisses), mais seule l'option narrative fournit les trois — et peut-être plus — sans les agglomérer ou les écraser²⁸.

RÉSUMÉ

Des carnets de travail, tenus par un maçon entre 1928 et 1952, ont taraudé l'imagination sociologique de son fils, obligeant ce dernier à réviser à plusieurs reprises, sur une période de quarante ans, le cadre de leur analyse. L'article fait le récit des trois principales phases que cette obstination a connues, chacune révélant après coup ses limites et sa nécessité: la première traitait les carnets comme des matériaux pour une anthropologie des tâcherons, la deuxième valorisait la technique des relevés comme force intégratrice du travail et de son environnement, la troisième trouvait dans la posture d'effacement de l'écrivain la caractéristique d'une ontologie stylistique. Le sociologue opiniâtre et admiratif est ainsi passé des énonciateurs aux énoncés et des énoncés à l'énonciation. Mais s'il a fini par rendre justice aux carnets, il s'en faut de beaucoup qu'il ait réussi à mettre fin aux interrogations que nourrit encore leur existence comme collection.

Mot clés: écriture, tâcherons, cadrage, normes, régime d'énonciation.

28. Pour une poursuite de cette réflexion sur les Carnets à l'aide de photographies, voir la séquence « Une anamnèse photographique » sur: <http://sociologie-narrative.lcsp.univ-paris-diderot.fr/>

ABSTRACT

Working notebooks, held by a French mason between 1928 and 1952 have haunted the sociological imagination of his son, during more than forty years, forcing him to frequently revise the frame of their analysis. The paper is an account of the three main steps whereby this perseverance was performed: the first one took the notebooks as materials to build an anthropology of piece-workers masons, the second gave great value to the capacity of the field data sampling to embed both the work and his environment, the third deemed the erasure of the writer as a characteristics of his stylistic ontology. The tenacious sociologist with his admiring gaze moved thus from the enunciators to the statements, and from the statements to the enunciation. But, if he succeeded to ensure justice to his inherited notebooks, he remains far from finding satisfactory answers to the questions their existence as a collection still generates.

Key-words: writings. piece-workers. framing. norms. discursive regime

RESUMEN

Los diarios de trabajo escritos por un obrero entre 1928 y 1952 golpearon la imaginación sociológica de su hijo, obligándolo a revisar en varias ocasiones y durante un periodo de 40 años, el marco de su análisis. Este artículo narra las tres principales fases de esta empresa obstinada, cada una de las cuales revela sus límites y necesidades: la primera trata los diarios como materiales para una antropología de los trabajadores a destajo; la segunda valoriza la técnica de las declaraciones como una fuerza integradora del trabajo y su entorno; la tercera ve en la postura de la eliminación del escritor características propias de una ontología estilística. El sociólogo, obstinado y admirativo, pasa así de los enunciadores a los enunciados y de los enunciados a la enunciación. Pero, si finalmente logra hacer justicia a los diarios, se requiere mucha para poner fin a las interrogaciones que aún nutren su existencia como colección.

Palabras clave: escritura, contextualización, normas, régimen de enunciación

BIBLIOGRAPHIE

- AUVERT, A.-J. (2008), « Le sociologue et les archives des enquêtés », *Sociologie et sociétés*, vol. 40, n° 2, p. 15-34.
- BESSY, C. et CHATEAURAYNAUD, F. (2010), « Retour sur le savoir-prendre », *Techniques & Culture*, 1/2, 54/55, p. 686-688.
- BOURDIEU, P. (2001), *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir.
- BROUDIC, F. (1995), *La pratique du breton de l'Ancien Régime à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- BURGUIÈRE, A. (1975), *Bretons de Plozévet*, Paris, Flammarion.
- CALLON, M. (1999), « La sociologie peut-elle enrichir l'analyse économique des externalités? Essai sur la notion de cadrage-débordement », in FORAY, D. et MAIRESSE, J. (dir.), *Innovations et performances*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 399-431.
- DÉGUIGNET, J.-M. (1999), *Mémoires d'un Paysan Bas-Breton*, Le Relecq-Kerhuon, An Here.
- DENIS, J. et PONTILLE, D. (2014), « Une écriture entre ordre et désordre: le relevé de maintenance comme description normative », *Sociologie du travail*, vol. 56, n° 1, p. 83-102.
- DUTRAIT, F. (2011), « La personne dans la langue: du sujet personnel de la parole au sujet "impersonnel" de l'écriture. (Maurice Blanchot, Paul Celan et Émile Benveniste) », *L'en-je lacanien*, 2011/1, n° 16, p. 107-122.

- ERIKSON, P. (2002), « "Tout ce qui ferait fuir un âne..." », *Terrain*. [En ligne], 39, septembre 2002, mis en ligne le 20 décembre 2007, <http://terrain.revues.org/1433>; DOI: 10.4000/terrain.1433
- ESTRADE, S. et RIVALS, C. (s.d.), *Chronique de la vie ordinaire en Pays de Loire. Carnets de Mathilde Tortu-Beilloire, Varennes-sur-Loire. 1916-1918, 1937-1964*. Varennes sur Loire, en Anjou (Saumurois), Toulouse, Université de Toulouse Le Mirail, disponible sur: www.culturecommunication.gouv.fr/content/download/.../Ethno_Rivals_1997_331.pdf
- FABRE, D. (dir.) (1993), *Écritures ordinaires*, Paris, P.O.L.
- FORTINO, S., JEANTET, A. et TCHOLAKOVA, A. (2015), « Émotions au travail, travail des émotions », *La nouvelle revue du travail* [En ligne], 6, mis en ligne le 29 avril 2015, <http://nrt.revues.org/2071>
- FOUCAULT, M. (1969), *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- FRAENKEL, B. (2007), « Actes d'écriture: quand écrire c'est faire », *Langage et société*, 2007/3 (n° 121-122), p. 101-112.
- FRAENKEL, B. (2008), « Comment tenir un registre? », *Langage et société*, 2008/2 (n° 124), p. 59-71.
- GOODY, J. (1986), *La Logique de l'écriture*, Paris, A. Colin.
- HÉLIAS, P.-J. (1975), *Le Cheval d'orgueil*, Paris, Plon.
- JOLY, N. (2004), « Écrire l'événement: le travail agricole mis en mémoire », *Sociologie du travail*, 46-4, p. 511-517.
- JÜNGER, E. (1990), *Journaux de guerre*, Paris, Julliard.
- LAÉ, J.-F. et KEMPENEERS, M. (2008), « Présentation: écritures et documents personnels, une source sociologique? », *Sociologie et sociétés*, vol. 40, n° 2, p. 9-14.
- LAHIRE, B. (2008), « De la réflexivité dans la vie quotidienne: journal personnel, autobiographie et autres écritures de soi », *Sociologie et sociétés*, vol. 40, n° 2, p. 165-179.
- LATOUR, B. (1998), « Petite philosophie de l'énonciation », in Basso P. et Corrain L. (dir.), *Eloqui de senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri. Orizzonti, compiti e dialoghi della semiotica. Saggi per Paolo Fabbri*, Milano, Costa & Nolan, p. 71-94.
- MADÉLINE, P. et MORICEAU, J.-M. (2004), « Un paysan normand au STO en Allemagne. Le journal de Pierre Lebugle (juin 1943-août 1945) », *Histoire & Sociétés Rurales*, 2004/1 (vol. 21), p. 187-230.
- MBODJ-POUYE, A. (2008), « Pages choisies. Ethnographie du cahier personnel d'un agriculteur malien », *Sociologie et sociétés*, vol. 40, n° 2, p. 96-108.
- PARDONNET, D. et TRÉPOS, J.-Y., 1994, *Paroles données*, film documentaire de 22'28, CAVUM (Université de Metz), disponible sur: <http://goo.gl/1X0JBq>
- PINTO, E. (2006), « Autobiographie, confessions impersonnelles, auto-analyse », *Questions de communication*, 9 | 2006, p. 435-453.
- POLLAK, M. (1990), *L'Expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié.
- RINAUDO, Y. (1987), « Un travail en plus: les paysans d'un métier à l'autre (vers 1830-vers 1950) », *Annales E.S.C.*, mars-avril, p. 284-302.
- ROT, G., BORZEIX, A. et DEMAZIÈRE, D. (2014), « Ce que les écrits font au travail », *Sociologie du travail*, vol. 56, n° 1, p. 4-15.
- SIMON, J.-F. (1988), *Tiez*, t. 2, Douarnenez, Le Chasse-Marée / éditions de l'Estran.
- THÉVENOT, L. (1986), « Les investissements de formes », in Thévenot, L. (dir.), *Conventions économiques*, Paris, PUF (Cahiers du Centre d'études de l'emploi), p. 21-71.
- THÉVENOT, L. (1994), « Le régime de familiarité. Des choses en personne », *Genèses*, n° 17, p. 72-101.
- TORNATORE, J.-L. (1994), « Pourquoi les paysans-mineurs du Briançonnais ne sont-ils pas devenus des ouvriers? », *Schweizerisches Archiv für Volkskunde* 90, <http://retro.seals.ch/digbib/view2;jsessionid=9B7582A6C94DF66CED6B232F918B46CC?pid=sav-001:1994:90::122>
- ZARCA, B. (1988), « Identité de métier et identité artisanale », *Revue française de sociologie*, XXIX-2, p. 247-273.